

Conservation critique 4. Philippe Jaccottet

Une réflexion à deux voix : voici ce que propose la nouvelle rubrique Conversation critique. Cet échange permet à chacun de partager sa perception d'un auteur ou d'un livre et de déployer des points de vue personnels, le tout au rythme d'une discussion, avec ses propres perspectives, ses changements de direction – ou ses voltefaces...

Marc Blanchet

Quatrième invité : Isabelle Baladine Howald au sujet des livres de Philippe Jaccottet, *Le dernier livre de Madrigaux* et *La Clarté Notre-Dame* (éditions Gallimard), et *Bonjour, Monsieur Courbet, artistes, amis en vrac, 1956-2008* (éditions La Dogana / Le Bruit du temps)

Isabelle Baladine Howald a publié récemment *Hantômes* (éd. Isabelle Sauvage, 2016) et *Fragments du discontinu* (éd. Isabelle Sauvage, 2020).

Marc Blanchet a publié cette année *Le Pays* (éd. La lettre volée).

Marc Blanchet. Deux livres, l'un de prose, *La Clarté Notre-Dame*, l'autre de poèmes, *Le dernier livre de Madrigaux*, et *Bonjour, Monsieur Courbet*, sous-titré « artistes, amis, en vrac 1956-2008 », sont parus au moment même où disparaissait Philippe Jaccottet à quatre-vingt-quinze ans. Je t'avoue d'emblée quelque chose, chère Isabelle, concernant Jaccottet : d'un côté sa présence immédiate dans ma découverte de la poésie voici plus de trente ans, et le rapport compliqué, mélange parfois d'admiration et de distance, que j'ai eu avec sa poésie par la suite ; je précise : plus avec ses écrits qu'avec sa personne – j'entends par là que son retrait m'a toujours semblé sincère, et son questionnement intérieur tout autant. Il y a tôt chez Philippe Jaccottet une pensée du poème soucieuse d'éviter toute séduction formelle (comme le maintien d'une versification garante d'une sorte « d'atemporalité critique »), mais surtout un désir de *qualifier* ce qui l'entoure : une présence des choses qui ne glisse pas vers quelque divination du monde mais d'une vie immuable, quoique éphémère, aussi diverse soit-elle dans ses manifestations (on ne peut ramener Jaccottet du seul côté de la Nature).

Bref, dès la parution de ces trois livres, j'ai éprouvé l'envie de les connaître, de m'en imprégner. Ne serait-ce qu'à la lecture des poèmes du *Dernier livre de Madrigaux*, qui ne sont pas des poèmes « récents », je perçois encore vivace cet équilibre à trouver par le poème d'une « qualification » d'une beauté des apparitions naturelles, et l'expression d'un sentiment de soi, qui passe par le vieillissement, une forme de fatigue aussi. Quant à ses écrits sur l'art, c'est avant tout un livre des amis, qui permet aussi de voir en filigrane les rencontres de jeunesse du poète, d'autres plus tardives, avec à mon sens un texte supérieur dans sa tenue sur Morandi, portrait *via un autre artiste* de l'art profond de Jaccottet. Ce très beau texte est une sorte de note d'intention, non de manifeste, pour dire, raconter ce qui est et sera son désir de relation avec les choses (que l'auteur approfondira avec son livre *Le Bol de Morandi*). *La Clarté Notre-Dame* « contextualise » encore plus le lien de Philippe Jaccottet avec le monde d'aujourd'hui, inscrivant plus « explicitement » (j'ai bien conscience que ces deux mots entre guillemets ne sont pas ceux que l'on convoque généralement à son sujet) le point de vue d'un homme face à l'horreur de son époque. Comme souvent chez moi, le mot « époque » apparaît ! Si, comme tu as pu le voir à la lecture d'autres « Conversation critiques », « l'étude du monde » me retient chez un écrivain ou un artiste, sans qu'il n'ait la prétention de prendre « le risque du réel » (ce qui me fait toujours sourire), il y a chez Jaccottet l'écriture d'une *conscience d'époque*, une sorte de navette, le désir d'être relié au monde par différents registres d'écriture, dont la nécessité devient flagrante par la publication simultanée de ces livres. Philippe Jaccottet est un homme de son temps, conscient d'une violence proprement humaine, mais sensible à diverses beautés, émotions, qui pourraient relever d'une promesse d'une autre forme d'habitation du monde. En somme, malgré le mot galvaudé, une « présence » en effet, à la fois éthique et abandonnée, attentive et surprise... Ceci, dans une tradition poétique enracinée en grande partie dans le monde germanique et italien (français aussi), mais cette prégnance mérite d'être à nouveau soulignée. La poésie de Jaccottet n'a rien de passéiste par la forme ou le ton. Ce n'est pas pour rien qu'elle en a influencé beaucoup, moi le premier à mes débuts ! Je t'ai dit beaucoup de choses, et bien sûr, Isabelle, j'aimerais à mon tour connaître ton sentiment sur cette œuvre au cours des ans...

Isabelle Baladine Howald. J'ai mis longtemps, cher Marc, à aimer Jaccottet. La douceur lyrique que je reste malgré l'abrasement opéré sans relâche le trouvait un peu tiède, pour dire ça trop vite.

Je n'avais rien compris. Il a fallu la lecture de *Ce peu de bruits* (Gallimard (2008) puis du Pléiade sur lequel j'ai beaucoup travaillé à l'occasion d'une rencontre avec José-Flore Tappy (la dédicataire de *La Clarté Notre-Dame*), pour que je tombe, littéralement, dans Jaccottet, tellement touchée par sa simplicité, la beauté, le ténu de son monde, un ténu obstiné. Je pense que c'est aussi une question d'âge. Plus le temps passe, plus je m'éloigne de la « course » (je suis depuis toujours fascinée par la vitesse, j'aurais adoré faire de la course automobile bien que j'aie un cœur de petit animal qui bat trop vite), plus je suis proche du tout petit, du tout furtif sous toutes ses formes.

Il écrit dans ce livre : « *Je ne voudrais être rien d'autre qu'un homme qui arrose son jardin et qui, attentif à ces travaux simples, laisse pénétrer en lui ce monde qu'il n'habitera pas longtemps* ». Cette phrase est affichée dans ma cuisine, tu vois ! C'est ce que je pense maintenant, c'est comme ça que je me sens au monde maintenant. C'est aussi évidemment empreint de finitude... Jaccottet est aussi un grand mélancolique.

Est-ce une sagesse ? Je ne sais pas. Une spiritualité (la question pour Jaccottet serait à étudier) ? C'est trop « loin » pour moi. Mais une manière d'être, de regarder, une perception par le détail, par le miroitement (qu'il appelle plutôt scintillement, lui) très exactement, qui correspond à quelque chose d'obsédant pour moi, sans aucun doute. Ce que tu appelles une « habitation du monde », oui, je pense d'ailleurs qu'il tient ça très profondément de son (et notre) cher Hölderlin et son fameux « *habiter en poète* ». Je n'ai jamais senti Jaccottet passéiste. Il est bien sûr encore ou déjà classique, pour autant ce dont il parle me semble éternel, ainsi que le paysage dans son *Truinas*, où à cause de ce livre je suis allée plusieurs fois, dans ce déchirant petit cimetière de campagne, là où est enterré Du Bouchet.

Je suis plus sensible à *La Clarté Notre-Dame*, si testamentaire, si beau, si simple, qu'au *Dernier livre de madrigaux* car je ne suis pas aussi proche de la musique que lui. Pour ce qui est de *Bonjour Monsieur Courbet*, qui consiste en hommages à ses amis peintres essentiellement suisses, ce qui m'a intéressée c'est le portrait qui en ressort, en creux, de lui. Et c'est exactement le même homme qui voit les tableaux que celui qui regarde le monde et tente de l'écrire, ensuite.

Tu parles du réel mais il faut que je te dise, je n'ai jamais réussi à savoir, encore moins à comprendre, ce que c'est, le réel.

Je ne sais absolument pas ce que c'est, très sincèrement. D'où que mon rapport à la philosophie, qui est ma formation de base, soit constamment dévié vers la poésie, bien que celle-ci soit d'une infinie précision et en rien un monde irréel. La poésie est ma perception du monde, pas la philosophie, mais celle-ci m'a donnée un appui de pensée très important. Je comprends un peu mieux « irréel » mais lui non plus n'est jamais parvenu à me faire comprendre « réel ».

Ce n'est pas beaucoup mieux pour « présence », avec ses redoutables projections de toutes sortes, je crois que je comprends mieux « passage », une sorte d'être-là passant, toujours passant, provisoire, mouvant voire flottant et cependant intense.

Il me semble que Jaccottet a éclairci cela en moi, cette perception, bizarrement sans que cela touche à mon écriture même qui reste plus fragmentaire.

Comme il écrit dans *Truinas* « *Signes qui sont des aides et qui se raréfient.* » Je pense alors à Hölderlin encore « *Un signe nous sommes / et de sens nul* ». Nous n'avons rien d'autre mais c'est déjà beaucoup.

Marc Blanchet. Chère Isabelle, la gêne ou la réfutation de termes pour qualifier l'œuvre d'un artiste est le signe qu'il s'est imposé d'une manière telle que nous devons toujours en préciser l'approche. C'est plutôt bon signe. Le terme « présence » est galvaudé, et puis il est plus l'apanage d'Yves Bonnefoy, devrais-je ajouter non sans malice. Oui nous ne sommes que de passage, et c'est à cette vérité autant occidentale qu'orientale que s'est attaché Philippe Jaccottet, pour tenter de qualifier à son tour manifestations et épisodes de sa vie. Quant au Réel, avec ou sans majuscule, je le distingue de la réalité, dont la reconnaissance est généralement obligée. Il m'aide à indiquer un rapport plus intense aux choses, une perception accrue de la vie. La réalité n'existe pas, aurais-je envie de dire ; le Réel, lui, se croise, s'exprime, s'étudie même. Distinction toute personnelle, tu en conviendras ! Pas de détour en te répondant ainsi, cela me permet d'arriver à un troisième terme, le mot *passéiste*, que tu as du mal comme moi à lier à Philippe Jaccottet. Je comprends mais toutefois parlons du passé ! Et puisque nous sommes dans les notions, parlons du *Passé*, considérant avec cette majuscule le dépassement d'une temporalité pour poser à nouveau les conditions d'une pensée du monde. En relisant Jaccottet, je me suis demandé : Quel est le problème avec cet auteur ? Pourquoi tant d'intérêt, d'émotion, d'admiration, et à

l'inverse de friction, d'agacement, de lassitude, avec une œuvre si peu frontale, peut-être pas sans idéologie ? *Idéologie*, encore un mot qui effraie (effraie... Jaccottet préférerait parler de la chouette !), mais considérons déjà le titre du livre de poésie, qui paraît après des versions antérieures en revues me semble : *Le dernier livre de Madrigaux*. En fait, ce qu'opère Jaccottet, *qui est sa nature-même*, c'est de déposer sur tout événement une certaine grille de lecture. Après un concert où fut donné du Monteverdi, il nous parle d'âme, de la vision d'un pré et d'une forêt « par-delà », prête une parole au chant entendu pour parler d'anges ou de Grâce, infléchir en somme l'instant vers un sentiment d'éternité hors, évidemment, de tout ancrage temporel, voire historique. Pour jouer sur les mots, il s'agit pour lui de qualifier, de *légender*. Sa lecture du monde est une perception hors des villes, des traces de la civilisation moderne ; on y parle de l'épopée d'Alexandre, de Triomphes, toute éclairage devient une *lampe*, les amis sont souvent des « compagnons », au mot femmes est substitué celui de « dames », avec ou sans guillemets. Écoutons ce vers : « le tissu bleu du ciel, / Pénélope à chaque aube, charitable, le retisse » : à nouveau la mythologie éclaire notre lecture du présent ; regardons des couleurs dans « l'éclat violent du jour » : elles sont comparées aux « jockeys prompts de l'été ». Revenons sur ces dames : les voir c'est appeler à soi des vers de Dante, en écrire ensuite, inspirés de ceux-ci, pour parler par cette contemplation amoureuse de « l'autre barque », car tous ces poèmes sont traversés par le déclin de la vieillesse, et l'humilité d'un renoncement aux choses, à leur possession. « Automne imminent, / je frissonne sous ton manteau de plumes de coq : // décidément, je te ressemble trop, / héraut bariolé de froid. » Cette adresse à l'automne lie cycle des saisons à une forme d'atemporalité ; de même il attache une lecture du monde à une vanité de l'existence. Et ce titre de recueil, qui comprend le mot *Madrigaux* : Philippe Jaccottet lit le monde à l'aune d'un genre musical bien antérieur à sa propre existence, comme s'il s'agissait pour lui de défaire les enveloppes du temps présent et d'exprimer par cette nudité atteinte *une éternité à l'œuvre*, situant l'homme, dans une vérité première, presque primitive. *La Clarté Notre-Dame* pourrait proposer un phénomène inverse, mais raconte, je ne juge pas, quelque chose de semblable. Tenter de dire lors d'une marche l'écoute des sons d'une cloche développe des harmoniques dans le texte qui se lie dans ce livre testamentaire à un fait historique : un journaliste libéré confie avoir entendu à sa sortie d'une prison syrienne les cris des prisonniers torturés. Je vais sûrement y revenir, à cette conjonction voulue entre l'émotion liée aux sons d'une cloche et l'horreur

contemporaine Mais peut-être as-tu envie de réagir à ce relevé de terrain. Peut-être est-ce pour cela que Jaccottet séduit et agace : il semble ne pas tenir compte des aventures poétiques de son siècle (il n'est pas le seul, et à bien des égards je peux le comprendre), affirme par la justesse de son écriture une sincérité qui l'écarte de toute idéologie, ne devient jamais passéiste, n'est jamais réactionnaire, mais finit par stupéfier de parler des ombres de temps anciens, comme si la terre était sans la moindre présence de traces contemporaines. Peut-être est-ce cela qui crée une navette d'admiration et de réserve avec son œuvre, non ?

Isabelle Baladine Howald. Ah, la présence... moi tu sais, Marc, je suis très fantômes, c'est tout à fait autre chose. Un passage de présences (au pluriel). Chez Jaccottet il y a toujours quelque chose, c'est toujours ténu, c'est fragile, ça disparaît mais ça réapparaît, ou autre chose apparaît, il n'y a pas de vide. L'idéologie est fatigante et très vite dépassée et le fait qu'il n'y en ait pas de visible dans sa poésie (me semble-t-il mais je ne connais pas tout) lui donne aussi, je pense, cette intemporalité. C'est ça que je sens chez lui, plus qu'une notion de passé, en effet. Il est très marqué, comme tu le remarques, par la mythologie, la poésie antique, c'est aussi encore un rilkéen, avec cet « ange » et autres figures, ce lyrisme discret et assumé, peu sensible sans doute aux avant-gardes poétiques qui le lui rendent bien, aux grandes problématiques de langage, ou de langues (mais il traduisait très bien des autres langues, c'était davantage son sujet que de briser la sienne).

Une chose insiste beaucoup dans *La Clarté Notre-Dame*, c'est le tintement (« *un tintement pur, léger, fragile, et pourtant net* » (on croirait lire du Trakl), c'est tout Jaccottet, fragilité et/mais précision infinie.

Je me fais la réflexion que je n'ai pas bien retenu les poèmes que tu cites alors que j'ai bien à l'esprit tous ceux concernant son rapport intense à la nature. Évidemment on est touché chez l'autre par ce qui nous touche nous... Aussi beaucoup plus sensible à *La Clarté Notre-Dame*, bien que les teintes évoquées dans *Le dernier livre de Madrigaux*, ces teintes pastel, me soient très proches, parce qu'elles évoquent la peinture : « le tissu bleu du ciel », ou « vert, rose et bleu... (...) vert cru, rose angélique et bleu d'iris », je pense toujours à ces couleurs des peintres italiens quand je les lis sous la plume de Jaccottet, ce rose de Tiepolo ou de Piero Della Francesca, ce bleu de Mantegna notamment, sans parler des teintes de Morandi, qu'il aimait tant.

Certainement il y a un rapport à l'éternité, d'ailleurs après avoir lu *Truinas*, je suis allée sur la tombe de Du Bouchet et j'ai été extrêmement saisie par le paysage (très italien, lui aussi) et surtout très déconcertée par ce que je ressentais : une impression d'éternité, un paysage qui n'avait pas changé et ne changerait pas.

Alors oui Philippe Jaccottet avait le sens aigu du temps qui passe (en effet, comme tu le soulignes, une grande angoisse de la vieillesse, mais sans plainte, ce que j'aime beaucoup). Mais ce temps est juste comme quelque chose qui passe, de façon extrêmement simple (une saison, une autre saison, puis un autre, presque la même) et dans ce temps apparaissent des signes, comme il dit souvent : « ... *le recueil des signes qui est presque toute ma poésie* » (*La Clarté Notre-Dame*). Ça, ça m'intéresse beaucoup.

Il ne milite pas contre Bachar el Assad, mais ce qui le hante des prisonniers syriens, on ne parvient pas à l'oublier, ni surtout à oublier qu'en raison de ces cris sous la torture, il se demande à sa façon, « *À quoi bon des poètes en ces temps de détresse* » (Hölderlin) auquel il répond et qu'il « traduit » ainsi : « *Toute la poésie ne peut rien contre les cris de quelqu'un qu'on torture* » (on n'est pas loin de Camus ou de Dostoïevski, non plus).

Jaccottet n'est pas un poète politique mais un poète « moral » au meilleur sens du terme.

Il a bien fallu le malheur des Syriens pour qu'il se pose la question ainsi dans un livre, car si sa modestie, son retrait, son absence d'intervention sont légendaires, la question auparavant me semblait différente pour lui : plutôt égaré dans le monde, et se demandant ce qu'il y fait, passant et passeur (la traduction), à l'aube au jardin.

Marc Blanchet. Je suis sensible à tout ce que tu soulignes, Isabelle, plus encore lorsque tu dis que Philippe Jaccottet n'a jamais eu l'obsession d'une « modernité » de sa poésie que lui rendaient bien nombre de ses contemporains ! J'ai toujours apprécié cette ligne entre le grand lecteur informé et le choix d'une écriture qui n'idéalise pas un « essentiel », comme on dirait un idéal, mais en demeurant fidèle à soi l'exprime toutefois de livre en livre, proses ou poèmes, pour qu'une expérience du monde, à la fois sensée et incertaine, soucieuse d'exactitude mais jamais satisfaite, soit partagée. Alors qu'entré depuis longtemps dans le grand âge, Philippe Jaccottet pourrait faire ronronner avec habileté son écriture, chacun de ses livres a son poids de doute et d'exigence. *La Clarté Notre-Dame*, cette narration sensible de l'entente du son

crystallin d'une cloche, rejoint par l'objet déclencheur lors d'une promenade la pensée qui a traversé l'auteur toute sa vie. Nous sommes exposés par l'écoute soudaine d'une cloche à un son et ses harmoniques, à un surgissement et une réalité supérieure, à un sens éveillé, l'ouïe, et une conscience. La poésie agit en ce sens, et la prose poétique de Jaccottet porte en ces pages cette expérience-même : entendre le subtil s'enracine dans le voir et non la vision, mais la vision n'est pas absente, elle naît d'un soulèvement d'hypothèses. J'entends, je perçois, je me souviens pour le dire, mais cela ne mérite-t-il pas d'être relié à un effort : celui de vivre, puis d'être de ce monde – et comment ? Ces questionnements débouchent sur le souvenir d'un journaliste entendant à sa libération d'une geôle syrienne les cris de ceux que l'on continue à torturer. La réalité subtile vient s'éprouver à la toile rêche du monde, ce qui est aussi l'expérience du poète, et inscrit son « devoir » dans une forme de vigilance, non ? Il n'est pas détaché des autres ; son propre sens de l'émerveillement, qu'il essaie de transcrire, ou circonscrire, au mieux par l'écriture, rencontre le fil coupant de l'actualité. À quoi bon des poètes, mais surtout à quoi bon prétendre à une vérité du poème qui viendrait surplomber le monde, *le sauver* ? Cette sincérité se poursuit dans cette suite d'hypothèses, où le poète parlant d'une écriture sienne, jamais aboutie, en parle d'autres qui le sont à ses yeux : Leopardi, Dante et Hölderlin, qui vient ici devancer en quelque sorte la beauté parfois trop charmeuse de Rilke pour Jaccottet. L'expérience du poète fut celle du traducteur, des souvenirs d'enfance surgissent par la cloche sonnée par le père, les lits comme des barques jointes de son épouse et de lui, font raconter à Jaccottet la totalité en quelque sorte de sa vie, apparue par « l'accident » d'une cloche... Puis il revient sur le texte par une note plus tardive de l'année 2020, celle qui vient signer ce texte testamentaire, où le désir hölderlinien d'avoir des ailes d'oiseaux s'allie à la demande d'une « eau innocente », cette même eau entrevue, *pareillement entrevue*, par Jaccottet lors de l'écoute de la cloche. Nous apprenons alors que son regard n'embrassait pas seulement le couvent d'où provenait le son mais que le poète regardait aussi dans sa vision panoramique vers « une sorte de ruisseau ». Ainsi ce qui fut vu ressurgit avec une précision accrue et devient les éléments d'une « traversée impensable, et pourtant... » : voici les derniers mots publiés par Jaccottet, une traversée du monde qui en suppose une dernière, ultime, avec un « pourtant... » qui n'a rien du glas d'une résolution et dans lequel j'entrevois une note subtile, non pas la frappe d'un dernier accord, plutôt l'expression presque soupirée d'une acceptation et d'une forme de précision dans l'écriture même. Je suis

heureux d'avoir fait ce relevé de terrain sur le livre de poèmes, pour parler de l'écriture de Jaccottet comme une calque posé sur le monde mais j'éprouve bien sûr maintenant le désir de le retirer et dire qu'il n'y a jamais eu rien d'autre que cette *vue*, qui ne prétend à aucune netteté. Avec le livre d'amitiés, les écrits sur l'art de *Bonjour, Monsieur Courbet*, où l'on voit un cercle de personnes, aussi mouvant soit-il, autour du poète durant les ans, et où celui-ci apparaît, se nomme presque, dans sa jeunesse helvète (et où, je me dois de le préciser, il est aussi plein d'une ironie un rien narquoise qui m'a fait souvent sourire), et ce livre non pas de prose mais *en prose*, *La Clarté Notre-Dame*, j'ai retrouvé un poète parfois éloigné au cours de mes lectures ces vingt dernières années, plus encore j'ai aimé lire un auteur dont je me vois désormais relire l'œuvre, à l'aune aussi de mon vieillissement... (je dirai aussi la même chose de ma lecture, relecture, actuelle de la poésie de Lorand Gaspar). Je peux te dire une dernière chose, Isabelle ; elle concerne la parution en 2019 de *Zwiesgesprache* (« rencontre d'esprits »), titre donné à un disque du label ECM comprenant des œuvres d'Heinz Holliger et György Kurtag, deux génies musicaux des temps présents. Pendant plusieurs mois, j'ai pensé envoyer un texte à Poezibao pour changer la parution de ce disque en manifeste des temps présents ! Ce disque me donnait à voir et entendre tout ce que à quoi je suis attaché. On y entend des œuvres intimistes, notamment pour hautbois (Holliger est hautboïste, en plus d'être compositeur et chef d'orchestre), mais c'est surtout un livre de dialogue sur des thèmes, des poèmes communs choisis, et surtout une amitié de ton, de pensée, d'esprit, entre ces deux grands compositeurs. Or dans ce disque il y a une œuvre d'Heinz Holliger intitulée *Airs, sept poèmes de Philippe Jaccottet (Lecture pour hautbois & cor anglais, 2015/2016)*, ou, entre deux « morceaux », deux « airs » justement, Philippe Jaccottet, déjà âgé, lit ses poèmes. Et c'est absolument magnifique. L'œuvre d'un poète, dite et inspirant la musique, surgit ici comme une sorte de vérité absolue, une force et une fragilité unies, et s'impose pour moi comme la signature évidente, émouvante, inaltérable, de la beauté de cette *quête poétique*, je la nommerai ainsi, sans chercher à conclure.

Isabelle Baladine Howald. Comment dire, faire retour à Philippe Jaccottet n'empêche nullement nos lectures complètement contemporaines. Mais il est extrêmement proche de quelque chose qui est central pour moi : une sorte de point lumineux, mouvant, mais très précis, qui n'est pas « temporel ». Autre chose, qui me sert de

trace à suivre (comme trace, elle porte son propre retrait, empreinte *et* creux), son indifférence à faire autrement que ce que lui pensait devoir faire. Moderne, pas moderne, hölderlinien, rilkéen mais surtout très profondément lui-même, tenant à ce lyrisme discret, il ne tient aucun compte de ce que l'époque indiquerait. Dans un merveilleux petit livre sur Ponge, *Ponge, prairies, pâturages* (le Bruit du temps) il se démarque très clairement de lui :

« *Ravi par un exploit, certes, mais pas comblé, pas absolument. Je voudrais plus d'espace, et plus d'incertitude. Comme si le tour était presque trop réussi pour être tout à fait « vrai ».* (...) *Disons que l'admiration que je lui ai vouée n'aura pu me retenir d'errer, plus conformément à ma nature* ». Et il a parfois dit sa gêne devant la poésie philosophique d'un Bonnefoy.

C'est ça que j'aime chez lui, lui l'incertain, il tient le coup face à Ponge ou à Bonnefoy et de son pas peu équilibré poursuit son chemin, sans déroger.

Tu as raison de dire que relire a à voir avec l'âge qui vient doucement (ou pas doucement, plutôt par effarement). Je fais depuis peu un grand retour à Rilke, pour un travail, et cela me donne une joie profonde, quelque chose qui me fait sauter du lit le matin ! Ceci tout en lisant passionnément mes contemporains. Je me sens au moment d'un équilibre, ce point sur un fil (mais le fil de rosée cher à Jaccottet est solide), où je passe de sa poésie fluide et longue à la langue brisée d'un Du Bouchet (ils étaient très amis, j'aurais bien aimé les entendre parler de poésie...) et encore plus brisée, de Celan (trop brisée pour Jaccottet). Et à celles de mes amis poètes actuels, dont le travail m'est indispensable.

Enfin, chez Jaccottet, l'enfance. Quand j'étais petite, nous entendions aussi la cloche d'une chapelle, ce frêle et insistant petit appel. Je pourrais ne pas m'en souvenir, d'autant que je n'ai pas d'affect religieux. Mais je m'en souviens, et je pense que c'est à cause de la fragilité autant que de l'insistance, là où Jaccottet me touche le plus. Par exemple, sur Giacometti, dans ce livre récent sur les peintres « *... à partir du presque rien, son acharnement à l'affronter, à lui opposer le presque rien, le très grand presque rien de l'œuvre.* » A mon petit niveau, je me tiens toujours à ça, faire ce que j'ai à faire sans me soucier d'autre chose.

Tu as tout à fait raison de parler de lectures, de la voix. J'aimerais beaucoup entendre ce CD dont tu parles.

Je suis pourtant peu friande de lectures musicales, trouvant toujours qu'il y a quelque chose de trop (j'ai le même problème avec le théâtre...). Il ne peut pas y avoir deux

arts ensemble, mais ceci n'est valable que pour moi. Et je n'ai sans doute jamais pu voir et entendre quelque chose qui soit, dans cet ordre-là, un événement. Je le regrette. Je sais aussi que sans doute je ne pourrai pas. C'est trop pour moi, je ne peux pas supporter plus que la poésie. Je peux tenir devant la peinture, parce que c'est silencieux. Devant la poésie, pareil. Devant la musique, non, c'est comme si ça pouvait me tuer. Si j'avais pu en jouer, ce serait certainement différent.

En cela, je ne suis pas du tout une bonne lectrice de Jaccottet.

Mais sa façon de laisser passer le silence, ça, c'est simplement ce vers quoi va toujours ma préférence.

Merci à toi pour la possibilité que tu m'as donnée de dire pourquoi relire Philippe Jaccottet m'accompagne désormais.

Je ne pense pas qu'il aimerait que nous concluions cérémonieusement cet entretien, je pense qu'il aimerait le laisser, là, comme ça, pourquoi pas.